

*Sur le chemin des fragments héraclitéens : remarques introductives :*

**« S'il n'attend pas, il ne découvrira pas le hors d'attente, parce que c'est chose introuvable et même impraticable »<sup>1</sup>**

L'attente est présentée ici comme un état nécessaire qui en quelque sorte s'accomplit dans son absence d'objet déterminé. Cet aphorisme est particulièrement exemplaire du dire héraclitéen qui dévoile une vérité plurielle dans l'essence contradictoire du réel : chacun des cinq termes du fragment sont, comme le remarquent les traducteurs niés tour à tour, se dépassant dans le suivant (ainsi, la supposition qu'on pourrait ne pas espérer débouche sur l'inespéré que l'on découvre par sa négation.)

Attaché à la poursuite d'un objet, on le trouve en le manquant.

L'attente ne se laisse pas décrire objectivement, c'est pourquoi j'ai choisi de vous proposer des évocations littéraires de cette expérience ; elle s'accomplit dans autre chose que dans l'accès à son objet ; et si elle est significative de la contradiction dans laquelle se tisse une vérité plurielle, elle est exemplaire de l'existence elle-même.

- Fait pourtant l'objet d'une expérience qui renvoie chacun de nous à quelque chose de connu.  
*« la vie au ralenti » ; « le train qui s'arrête en plein chemin sans nulle station », « trop et trop peu à son tour. » (R.M.RILKE)*  
(L'attente peut être décrite comme une situation.)
- Se présente comme une expérience ambivalente  
*« mais sa décision entrebailla une porte par où pouvait passer le monde entier. »  
« mais lorsqu'il commença à attendre la réponse à sa première lettre, son anxiété se compliqua de diarrhées... »(G.G.MARQUEZ)*  
(Une situation indéterminée.)
- Une expérience également qui peut être vécue suivant diverses modalités  
*« tranquille », évoque « les fatigues d'une telle attente » « ce n'est pas bien de faire attendre un vieillard, des heures, comme il le fait » ; exaspérante : « comment peut-il se permettre une chose pareille ? »(M.DURAS)*  
(Une situation agréable ou pénible,qui dure.)
- Une expérience à la fois vide de l'objet escompté ou redouté, mais pleine de ressenti  
*« le cœur à rebours », « et on entend le grillon et on contemple en vain », « d'un vent que l'on sent, agités... »(R.R.RILKE)*  
(une situation qui exaspère l'attention)

---

<sup>1</sup> Les chrétiens interprétaient le fragment comme un verset d'Isaïe (7,9 : *nisi credideritis, non intelligetis*), voyant dans l'inattendu le contenu d'une révélation ; les modernes ont perçu aussi l'exigence d'une préparation spirituelle, adaptée au caractère ineffable de la chose à trouver. La sagesse formule le proverbe : « n'attendez pas l'impossible » (*mè elpesthai anelpiston*); d'autres répondent qu'il faut tenter l'impossible pour atteindre le possible. Héraclite contredit et dépasse ces diverses positions, en voyant dans l'attente une *possibilisation* qui s'accomplit dans sa négation.

### **1°) Une façon de se situer dans le monde.**

Attendre, c'est être là d'une certaine façon, en tendant vers un ailleurs. La phénoménologie emploie, pour parler de l'existence humaine, le mot : être-là, *Dasein*.

Que signifie, pour l'homme, être là (*da-sein*) ? C'est être engagé dans un « là », dans un ensemble de possibilités déterminées, et d'abord, être « jeté » (*geworfen*) au monde : ainsi la naissance comme fait et le pouvoir mourir appartiennent à la condition du *Dasein* humain. Être là, c'est se trouver, être situé face au monde, non pas sur le mode de la neutralité objective, mais toujours dans certaines dispositions, comme la tristesse et la joie. Mais les dispositions affectives à travers lesquelles et dans lesquelles le *Dasein* humain est au monde, manifestent son rapport au monde, de ce monde qui se donne comme le théâtre de son action habituelle avant d'être pensé comme un spectacle extérieur. La connaissance dans laquelle se construit un monde objectif, par laquelle le fait de montrer et de nommer maintient à distance les objets, prend sa source comme l'a souligné E. Weil, dans des attitudes prises dans la vie<sup>2</sup>.

Ces attitudes, ces dispositions déploient une pré-compréhension préalable du monde, antérieure à toute connaissance d'objets par un sujet ; en second lieu, elles manifestent une temporalité du corps, transcendante à l'égard de sa spatialité physique (le *là*, le lieu de l'attente n'est pas un « ici et maintenant ») ; cette temporalité est inscrite dans l'existence singulière qui donne un sens aux choses.

### **2°) Une expérience ambivalente :**

**Subie**, de l'ordre du pâtir. L'attente se rapporte à quelque chose qui, au moins partiellement, ne dépend pas de nous. Elle se tisse dans l'écart entre notre temporalité, notre projection dans l'ad-venir, et le temps dit objectif.

**Active**, puisque la situation même de l'attente repose sur une forme de projection dans ce qui n'est-pas-encore, ce qui est appelé de ses vœux ou redouté, sur une anticipation.

#### L'attente du patient.

Cette dimension active de l'attente est particulièrement sensible lorsqu'on parle d'attente comme modalité de la relation sociale, voire comme exigence constitutive du lien social : attendre quelque chose de quelqu'un. C'est une dimension qui est mise en évidence avec son ambivalence constitutive par E. Levinas lorsqu'il évoque la dimension active de la patience. Du point de vue philosophique, la consultation est d'abord une démarche consciente de la part du malade, c'est-à-dire un acte intentionnel. Ainsi, la conscience que le malade a de la consultation est-elle d'emblée traversée d'un projet, en l'occurrence d'une attente nourrie à l'égard du médecin. Mais cette attente n'est pas nécessairement clairement formulée. Comme le montrent les enquêtes anthropologiques de F. Laplantine, la demande des malades apparaît ambivalente. Tandis qu'elle est, la plupart du temps, formulée en termes organiques à travers un discours plus ou moins médicalisé pour être recevable par le spécialiste du corps, elle demeure, le plus souvent également fonctionnelle. Au-delà de sa requête de soins, le malade attend d'être pris en considération dans sa globalité, en tant que sujet et non seulement objet, mieux encore, en tant que personne<sup>3</sup>.

E. Levinas évoque la souffrance endurée, non pas tant comme passivité par opposition à l'activité, que comme *patience*. L'expérience de la souffrance, "*absence de tout refuge*", serait en même temps ouverture à la sensibilité et à l'altérité. Lazare Benaroyo suggère ainsi

---

<sup>2</sup> Weil, E., *Logique de la philosophie*.

<sup>3</sup> François LAPLANTINE, *Anthropologie de la maladie*, p.292

une possible étymologie du mot "patient", dans cette vulnérabilité qui déborde le sujet, dans cette patience qui est ouverture à l'autre. Faisant du médecin une promesse, elle le rend responsable du sort qu'on lui confie ; cette responsabilité-pour-autrui qu'engendre l'attente du patient, constitue selon Levinas le noyau éthique de la relation d'aide. A ce titre, l'attente, même lorsqu'elle n'est pas orientée de façon explicite vers une personne investie d'un rôle ou d'un pouvoir particulier, n'exprime jamais un rapport à un objet seul, mais toujours à un objet investi d'un projet, ou encore porteur d'un lien social constitutif de ma temporalité.

### Attente et impatience.

Si l'on évoque la patience, il faut aussi évoquer l'impatience du patient, qui, centré sur son propre mal-être, ne prend pas toujours la mesure des urgences des autres, ou du rythme du praticien. Mais il faut aussi prendre acte de ce que faire attendre deux ou trois heures le patient venu en rendez-vous (comme c'est monnaie courante à l'hôpital), c'est le réduire davantage au patient passif qui n'est pas censé avoir d'emploi du temps personnel ni d'impératif : c'est augmenter sa dépendance à l'égard de la structure dans laquelle il fait la démarche, parfois difficile, de se rendre. L'impatience peut être aussi un mode d'être pathologique, qui exprime le cheminement de la rupture du lien social à la démarche de consultation : si sa canalisation peut être une finalité thérapeutique, elle ne peut être d'emblée un moyen ; l'ignorer, réduire sa signification à un mouvement d'humeur, c'est prendre le risque d'anéantir la démarche de soins engagée, d'autant que l'impatience peut ne pas être sans lien avec le sentiment du danger. L'impatience peut à ce titre être pensée comme une modalité de l'attente, de l'orientation vers quelque chose, dont le caractère impérieux rend insupportable le mouvement de tension. Elle ne peut pas être uniquement entendue comme négation, absence d'ouverture à une situation, mais témoigne également d'une certaine compréhension de celle-ci.

### **3°) Attente, compréhension du monde et temporalité de l'existence.**

Comprendre, c'est éprouver le « là » d'une situation, et l'existence humaine se définit par cette compréhension de l'être<sup>4</sup>. C'est selon M.Heidegger le sens du renversement kantien : « nous ne connaissons des choses que ce que nous y mettons nous-même »<sup>5</sup>. <sup>6</sup>Le désir de connaître lui-même doit être rapporté au fait d'être affecté, touché par le monde, par ce que M.Heidegger appelle la disposition (*Stimmung*).

En quel sens peut-on voir dans l'attente une disposition exemplaire ?

Tout d'abord dans la mesure où elle présente un contenu indéterminé, contrairement à la tristesse ou la joie et à la plupart des sentiments qui sont d'emblée pour nous investis d'une valeur positive ou négative : ce n'est pas le cas de l'attente qui peut apparaître triste ou heureuse, pleine ou vide...

L'attente ne peut pas être définie objectivement, parce qu'elle se définit comme une certaine façon d'évaluer une situation ; mais ce n'est pas non plus seulement quelque chose de subjectif : elle ne vient à proprement parler ni de l'objet, ni du sujet, mais exprime le rapport

---

<sup>4</sup>Martin HEIDEGGER, *Etre et temps*, trad. R.Boehm et A.Waelhens, (bibliothèque de philosophie), Mayenne, Gallimard, 1986.

<sup>5</sup>Emmanuel KANT, *Critique de la raison pure*, trad.J.Barni, Paris, Garnier-Flammarion, 1976, préface de la seconde édition, p.42. On le sait, il ne s'agit pas du tout ici de l'affirmation relativiste de la connaissance. La critique, qui doit opérer dans le champ de la métaphysique ce que fût la révolution copernicienne dans le champ de la physique, remonte de la question du fondement de la connaissance à celle de la « *compréhension préalable de l'être* », en laquelle la première trouve sa source.

d'un être au monde ; comme en témoignent les passages empruntés à Gabriel Garcia Marquez, cette expérience est également inscrite charnellement dans celle du corps. Il serait réducteur de ne voir dans l'attente qu'un phénomène subjectif, qu'une expérience psychologique.

### Le corps propre : une spatialité transcendée par l'existence.

Ces remarques nous conduisent à ce qui caractérise le corps propre : le *Dasein* n'est pas un « *moi-chose muni d'un corps* ». C'est le sens de la formule de M. Merleau-Ponty, suivant laquelle je *n'ai* pas mon corps, mais je *suis* mon corps, ce corps qui fait l'expérience du monde.

Nous appelons transcendance ce mouvement par lequel l'existence reprend à son compte et transforme une situation de fait <sup>7</sup>

Du temps que j'attends pendant que le sucre fond dans mon verre, Bergson nous dit qu'il

« coïncide avec mon impatience, c'est-à-dire avec une certaine portion de ma durée à moi, qui n'est pas allongeable ou rétrécissable à volonté. Ce n'est plus du pensé, c'est du vécu. Ce n'est plus une relation, c'est de l'absolu. »

C'est dire qu'il n'y a pas un temps physique, objectif, que l'attente comparerait avec un temps psychologique, subjectif. De façon différente, on peut découper la durée, c'est-à-dire l'écoulement continu du devenir de diverses façons : le temps du scientifique est quantifié suivant d'autres projets que celui de l'expérience existentielle. On ne peut pas dire que notre corps soit dans l'espace et le temps : il habite l'espace et le temps, il est

un nœud de significations vivantes et non pas la loi d'un certain nombre de termes covariants <sup>8</sup>.

En deçà du dualisme du sujet et de l'objet, cette attention à la compréhension coextensive à toute expérience, nous place devant cette dimension la plus évidente, mais aussi d'une profondeur abyssale, de l'existence humaine : celle de donner du sens, de se mouvoir, comme l'indiquait E. Husserl, non pas dans un environnement immédiat mais dans un monde signifiant. Toute approche descriptive de l'objet et du sujet, du rapport qu'ils entretiennent passe par une neutralisation de cette *mienneté* (*Jemeinigkeit*) de l'existence, lieu de l'engagement concret de la personne dans la pratique<sup>9</sup>. Ce n'est pas l'omission de la dimension spirituelle, subjective ou psychologique, qui caractérise cette approche réductionniste, mais l'omission de « *l'appartenance mienne* » à laquelle on substitue une « *description impersonnelle* ».

En effet, le monde humain n'est pas seulement un environnement immédiat, mais un monde empli de significations, au sein duquel l'individu se situe dans un présent gonflé du passé et tendu vers l'avenir. Si l'attente apparaît comme une façon exemplaire de se situer dans le monde, c'est aussi parce qu'elle se rapporte d'emblée à l'existence, non comme vie biologique, sociale, historique, culturelle, mais se rapporte à toutes ces dimensions, en ce qu'elle nous dit quelque chose de notre temporalité, ou avec ce que Bergson appelle notre *durée*. Le temps du scientifique est spatialisé, traduit en termes d'espace découpable en unités identiques, celui de l'attente montre que les moments *vécus* ne sont pas qualitativement

<sup>7</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, p.197.

<sup>8</sup> Maurice MERLEAU-PONTY, *Phénoménologie de la perception*, p.173.

<sup>9</sup> Il y a une distance incommensurable entre ce corps parmi les corps que désigne la chose étendue sur laquelle la biomédecine étend son empire et cette appartenance mienne qui caractérise le corps propre.

identiques ; ce faisant, cette expérience nous conduit à de *l'absolu*, c'est-à-dire qu'elle nous fait approcher ce que Bergson appelle « *la durée toute pure* », l'écoulement qui caractérise les choses en tant qu'elles sont en devenir. C'est en ce sens que l'attente exprime cette dimension cardinale de l'existence humaine, qui inscrit l'expérience spatiale (physique) dans une temporalité singulière.

### être-là, espace et temps :

Ce qui est le plus proche pour le *Dasein*, ce n'est pas la proximité spatiale à l'égard des choses disponibles, mais sa préoccupation quand à la disponibilité et l'éloignement de telle ou telle chose qu'il peut manipuler, mais aussi de tel autre être qu'il peut rencontrer. Comme le souligne M.Haar,

le plus proche, ce n'est pas ce qui touche de plus près le corps, mais ce vers quoi nous sommes libres d'aller<sup>10</sup>

C'est de cette situation du corps entendu comme « *intentionnalité motrice* » (*Bewegungsentwurf*) que témoignent les analyses consacrées par M.Merleau-Ponty à la différence entre mouvement concret (toucher, saisir) et le mouvement abstrait (montrer, nommer) dans ses analyses sur la cécité psychique

Nous dirons donc au moins que le sujet normal a immédiatement des « prises » sur son corps. (...) Le corps chez un sujet normal n'est pas seulement mobilisable par les situations réelles qui l'attirent à elles, il peut se détourner du monde, appliquer son activité aux *stimuli* qui s'inscrivent sur ses surfaces sensorielles, se prêter à des expériences, et plus généralement se situer dans le virtuel<sup>11</sup>

L'attente relève par excellence d'un mouvement abstrait par lequel je me projette dans le monde.

L'attente nous dit quelque chose de notre temporalité, d'abord parce qu'elle exprime la dimension intentionnelle de la conscience, c'est-à-dire qu'elle nous porte au-delà d'un temps T objectif. Ek-sister, c'est se tenir en dehors de soi, c'est-à-dire en dehors d'un présent clôt sur lui-même. Elle est définie par Saint-Augustin, comme l'une des trois dimensions du temps (ce que la phénoménologie contemporaine appelle les trois ek-stases du temps.)

« un présent relatif au passé, la mémoire, un présent relatif au présent, la perception, un présent relatif à l'avenir, l'attente. »

### Attente et souci :

L'attente est une façon de se rapporter à un ad-venir, dont il nous est apparu qu'il ne dépendait pas de nous ; en ce sens on peut dire que l'attente est orientée vers la satisfaction du désir ou la délivrance d'une crainte qui n'aboutira que lorsque les choses seront advenues. C'est dans cette perspective que M.Heidegger voit dans l'attente une modalité inauthentique de la temporalité, dans la mesure où elle se construit moins sur le mode de l'être que sur celui de l'avoir.

« L'étant auquel il reste encore quelque chose à restituer a le genre d'être de l'utilisable »

<sup>10</sup> Michel HAAR, *Le Chant de la terre*, Paris, L'Herne, 1985.

<sup>11</sup>Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, p.126

On parviendra à une approche plus fine sur le plan existentiel des deux pôles constitutifs de l'ambivalence de l'attente en évoquant le souci et le projet, comme deux modes d'être consistant en une façon de se-tenir en avant-de-soi.

« la constante avance-sur-soi, ce n'est ni un restant d'un ensemble formant une somme, ni non plus un n'être-pas-encore-devenu-accessible, mais au contraire un pas-encore que chaque fois un *Dasein*, étant donné l'étant qu'il est, a à être. »

*En guise de conclusion : l'attente et le devancement.*

C'est dans **le souci**, c'est-à-dire dans la conscience du caractère fini de l'existence, que s'origine tout projet, cette forme du présent se rapportant à l'avenir qui fait de l'existence humaine ce qu'elle est. C'est dans l'expérience de l'angoisse (dans laquelle M.Heidegger perçoit la disposition fondamentale du *Dasein*) que nous prenons conscience de la mort comme d'une possibilité qui nous définit, comme cette possibilité qui rend possible toute possibilité, en nous dégageant de cette "*suite de mainténants*" qui constitue le temps quotidien.

Mais la conscience de la mort inéluctable peut prendre deux formes : celle du savoir commun suivant lequel « on » meurt nécessairement (que M.Heidegger considère comme *inauthentique*), et celle de l'angoisse dans laquelle je découvre cette possibilité comme « mienne » (sur laquelle se fonde ce que M.Heidegger appelle le « devancement » *authentique*). On peut penser avec P.Ricoeur que le savoir de la mort biologique, confirmée par l'expérience quotidienne, ou les autres types de savoir de la mort selon les traditions culturelles et les expériences personnelles de chacun, sont une façon de tenir à distance cette possibilité de mourir qui est mienne<sup>12</sup>. E.Levinas évoque ainsi la dimension initiatique notamment de la mort qui ne se rencontre que dans la sphère de l'existence publique : la mort violente, voire le meurtre. Elle signifie, nous dit-il, quelque chose d'essentiel concernant la mort en général et, en dernière instance, notre propre mort : toute mort est une sorte de meurtre.

Le pressentiment de la mort, celui qu'évoque Roger Martin du Gard, c'est d'abord le sentiment de l'imminence d'une menace venue d'un point inconnu de l'avenir. Il est conscience de la vie comme d'un projet d'un sursis sous l'horizon d'une "*pure menace et qui vient d'une absolue altérité*" (E.Levinas), peur, non pas tant du néant que de cette violence. A l'être-pour-la mort qui détermine selon M.Heidegger l'existence humaine, E.Levinas oppose un "*être-contre-la-mort*" considérée comme scandale, une installation dans l'in-quiétude dans l'inconnu. Ainsi, comme l'a montré par ailleurs Kubler-ross, l'acceptation de la mort fait l'objet d'un cheminement, de ce qu'elle appelle le "*travail du trépas*"<sup>13</sup>, qui ne relève pas du tout de l'attente passive. Peut-être que nombre des attentes qui jalonnent notre existence, de l'attente de l'adolescence à celle de l'âge adulte, de l'attente professionnelle de reconnaissance à l'attente d'une reconnaissance de ses enfants et à celle de la naissance des petits-enfants, s'accompagnent-elles d'un tel travail, travail de deuil d'un objet qui se découvre dans la rencontre d'autre chose que ce que l'on avait imaginé, d'une satisfaction qui nous a conduit à un autre désir...

**« dans la mort, des choses sont là pour des hommes à quoi ils ne s'attendent pas et**

---

<sup>12</sup> Paul RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000.

*"L'essai sur l'expérience de la mort de P.L.Landsberg"* (1951), *Lectures 2*, La contrée des philosophes, Seuil,

<sup>13</sup> E.KUBLER-ROSS, *Les derniers instants de la vie*, Genève, Labor et fides, 1975.

*qu'ils ne conçoivent pas non plus »<sup>14</sup>*

nous dit le philosophe d'Ephèse . Les choses qu'évoquent Héraclite dans le second fragment concernant l'attente expriment la nature incertaine de ce qui attend les hommes dans l'invécu ; évoquant ce à quoi on s'attend (c'est ce dont on sait que cela adviendra pour soi) et ce que l'on conçoit (c'est-à-dire la façon dont on se le représente), il renvoie à cet écart jamais comblé entre nos projets et notre avenir, dans lequel nous tissons, dans le champ incertain des virtualités, des possibilités de vie.

---

<sup>14</sup> Ce fragment a également fait l'objet d'une interprétation eschatologique chrétienne ; or, ce fragment situe les représentations eschatologiques, au même titre que les autres représentations comme des projections.